



L e s L o i s
F o n d a m e n t a l e s
d e l a B i o l o g i e



Our sexuality isn't human. This is the deepest secret.

Kathy Acker

Comme si tout un chacun j'étais un peu tapette.

George Brassens

J'ai 30 ans et la différence entre homos et hétéros ne fait plus partie de mon monde.

On ramène un mec à la maison en avril, c'est déjà 7h, il nous dit qu'il habite avec sa copine pas très loin, son crâne est bien tondu, bien ras, je le touche, ses fringues noires n'ont rien d'agile ou de confortable, il passe dans la nuit à travers les gens, son visage est dur et n'exprime pas grand chose, pourtant il déborde de cul, mouillé tout entier par une soif de sexe qui dépassent les genres, qui les annule, « T'as une grosse queue ? » je demande, « T'es direct toi alors », « et Ouais », « ça va elle est plutôt épaisse », je lui met la main sur le paquet pour lui faire comprendre que je veux tout ça, bien épaisse, il ne bronche pas il est content qu'on lui touche la bite, pendant qu'on finit le gin il se connecte sur Pornhub et lance un porno standard et synthétique, du porn d'androïde orange fluo, il est déjà 8h, plus tard il s'enferme dans la salle de bain et se met complètement nu, « ça te dérange si je prend une douche ? » (= devant toi), non ça me dérange pas, puis « je vais me laver le cul », d'accord, tout de suite après on frappe « vous faites quoi là-dedans ? », le verrou force, je veux rentrer, « mais laissez moi rentrer putain vous faites quoi », « attends bébé une minute », « nan nan nan attends tu le fais pas rentrer », il panique mais on ne saura jamais pourquoi c'est comme si les keufs frappaient à la porte pour l'emmener très loin de la fête, le remettre dans sa prison, c'était juste ça, un tout petit moment, tout petit délire, du savon sur son cul et la mousse chaude qui lui coule dans la raie, c'est tout doux, le garçon sous la douche, c'est aussi illisible que cela, les désirs homos des garçons hétéros sont ignorants d'eux-mêmes, ils sont inconcevables, ils sont inintelligibles, et pourtant ils vont sans dire et n'existent que dans le vertige et souvent la perte de soi, hors sol, hors du champ social

j'ai sucé tellement de mecs hétéros en teuf, des mecs qui étaient tous venus avec leurs copines, ils me font signe de la tête, langage non-verbale top secret de ceux qui désirent la même chose, suffit que nos regards s'accrochent pour que la déflagration ait lieu, que je les suive dehors jusqu'au parking, ça prend feu comme du papier journal, puis ça retombe

plus fort, on aimerait dire que l'hétérosexualité n'exclut pas le désir homosexuel

plus loin, on insistera sur le fait que non seulement elle ne l'exclut pas mais qu'elle l'appelle, que le désir et le plaisir sexuel entre hommes sont au fondement de la masculinité hétérosexuelle, que ce désir s'exprime dans la brutalité, la violence, la domination, la sottise, le fun, le sport extrême, la drogue, la Grâce ou la tendresse.

J'aimerais faire pleuvoir les gays, révéler un monde englouti d'homosexualité, qui est comme l'Atlantide, et comme l'air que l'on respire. Mon désir homosexuel est celui du livre, un livre ancrée dans la vie, dans les corps, dans le cul et tout contre les couilles. Un livre ancrée dans les hommes, les moments passées avec eux, tout contre eux, un livre ancrée dans la sexualité. Je suis tout petit au pied de mon livre, à démêler des immensités qui me terrifient, à considérer une violence obsédante qui est celle des hommes entre eux et contre les femmes, la violence des forts contre moi moins fort, plus fort que moi, plus petit que tous. Cet univers englouti qui affleure sous la peau du livre est celui d'un désir homosexuel qui serait partout, partout pompées, effleurées, partout des orgasmes prodigués mécaniquement par des mains et des bouches angoissées, sous des ponts, dans les urinoirs des facs, sur les parkings, surtout sur les parkings, surtout la nuit, la ville, la nuit, la forêt, ma race, *my kind**

* Christopher Isherwood

tout cela constitue mon monde sexuel d'aujourd'hui, ma réalité et mon bonheur

Tu m'emmènes sur le parking à l'écart, tu me mets par terre, tu sors ta queue de ton survêt, tu me dis « prends moi bien les couilles ».

Dans la réalité, orientation sexuelle, désir sexuel et pratiques sexuelles ne sont pas forcément alignés. Alors mon livre on pourrait le lire comme un retour au queer, comme un retour à la culture et aux représentations, et toujours un retour au cinéma. C'est ce biais de la culture que je prendrais, la culture télévisuelle de celles et ceux qui ont été ados en France entre 1998 et 2008, mais plus large, on visera large. Partout dans la culture hétérosexuelle, pratiques et représentations, s'exprime un désir des hommes pour les hommes. Un désir qui n'est ni accidentel, ni exceptionnel, mais qui pullule, qui constitue le ciment de tout un imaginaire social et sexuel.

Dans son livre NOT GAY, le plus important écrit ces 10 dernières années, Jane Ward repère ces homosexualités hétéros dans des moments clés de construction de la masculinité blanche hétérosexuelle américaine : dans les bizutages des fraternités universitaires, dans les sévices sexuels d'Abou Ghraib, dans les divertissements trash de la génération MTV, dans le cinéma indépendant, sur les sites de rencontre.

Partout, c'est comme si la production de cette masculinité hégémonique nécessitait de l'homosexualité. Mais plus encore, comme si la séparation stricte entre ce qui est Homo et ce qui est Hétéro était une façon de permettre aux uns et aux autres d'être tantôt l'un ou l'autre, sous certaines conditions : un rituel, une fête, une privation, un isolement, un défi.

J'avais imaginé mon livre comme une adaptation visuelle de cet ouvrage, tant il dit tout. Mais jamais traduit, je l'adapte ici à nos propres schèmes, en y ajoutant mes observations.



Les 11 commandements, 2004
François Desagnat, Thomas Sorriaux

Les 11 commandements est un hymne à la couillonerie, à la perte de soi et au lâcher prise, un film où des cascades érotiques et scatologiques autorisent une bande de connards trentenaires et hétéros à être idiots de leur sexe et de leur sexualité.

Spectaculaire et infiniment sexy, je mate le tout comme un bon porn, le soir de Noël 2016, chez mes parents, par la grâce d'une rediffusion nocturne sur la TNT. A première vue, on pourrait difficilement imaginer un univers plus éloigné de ma « culture gay », de mon goût, que celui imaginé par Michael Youn. Pourtant, le personnage à toute ma sympathie, depuis le début ce mec est mon complice, mon *partner in crime*. C'est peut être son délire trash, exhibitionniste et maso, mais

aussi radicalement *drag* et *camp*, qui permet à nos imaginaires communs de s'accrocher, de tisser des affinités entre le monde des « connards » celui des « pédés ».

Le monde du *Morning Live* est un monde d'attardés qui ont volontairement échoué faces aux conventions hétérosexuelles, salariales, conjugales et natalistes pour bâtir un monde de toutes pièces, un parc d'attraction qui est celui des ânes de Pinocchio, mais aussi celui des teufs, où l'on s'autorise des doigts dans le cul sous speed, où l'on s'autorise à sucer son pote. Parce qu'il valorise l'échec, la stupidité et la couillonnerie, le monde de Michael Youn porte en germe une étincelle *queer**, qu'un rien pourrait faire dérapier hors champs vers l'utopie sociale-sexuelle.

La charge érotique des *11 commandements* repose sur un jeu de regards et d'exhibition tellement complexe, à l'intérieur et à l'extérieur du film, qu'il en devient illisible. On ne sait plus, à aucun moment, à qui s'adresse ce divertissement, pour le désir de quel public il a été imaginé, et surtout, quel type de plaisir il est sensé provoquer. Ce plaisir, que l'on devine puissamment sexuel, est en fait inintelligible, crypté sous dix couches de sens. Il y a ce sketch en particulier, celui du Volley Ball sous viagra, c'est le moment le plus excitant du film, on voit cette bande de couillons trentenaires avec leurs petites queues raidies par les pilules bleues s'adonner à une séance d'exhibition sexuelle pour eux-mêmes, pour leurs potes et pour les spectateurs masculins et féminins, mais surtout masculins. Leur peau blafarde, leur cul mou et leurs queues moyennes, sont au centre de tous les regards, de tous les désirs. Pour clore le sketch, on voit l'un des mecs réveiller ses potes parce qu'il n'arrive pas à débander, clairement il leur demande un coup de main, mais se fait rembarrer : la raison d'être du film, qu'on pourrait résumer à « jusqu'où

vont ils aller ?? » trouve ici sa limite. De l'autre côté des *11 Commandements*, hors champs, existe un autre film, un authentique porno gay entre *str8 dudes* amusés d'avoir chacun des bites dures à faire gicler.

A l'intérieur, comme à l'extérieur du cadre, « *les interactions homosexuels sont productrices d'identité hétérosexuelle* » (Jane Ward)



Un autre moment fort de la carrière de Michael Youn est son clip *J'aime trop ton boule*, tourné il y a tout juste 10 ans pour le single du même nom. Ce qui, de la part d'un Jean Dujardin* (voir plus bas) ou d'un autre humoriste français, n'aurait été qu'un sketch homophobe où le sexe gay est ridiculisé, sonne ici terriblement vrai, vivant, terriblement sexy. A vrai dire, jamais on a vu dans le paysage français une expression aussi joyeuse et aussi fun du désir homosexuel : j'aime trop ton cul, j'aime trop tes seins poilus, tes tétons, j'aime te bouffer les aisselles, mec t'es trop beau mec, tous les mecs, tous les mecs sont beaux, tous les mecs s'enculent. A côté, les clips morbides tournés par Xavier Dolan pour *Indochine* à base d'enfants gays crucifiés font mal cœur, donnent la nausée. Que cette célébration du désir (et du plaisir) entre hommes soit exprimée sans façons et avec une légèreté sidérante par une bande de

* Lire *Masculinités Hégémoniques et Hégémonie masculine*, Maxime Cervulle

connards hétéros attardés fan de *Jackass* en dit long, d'une part, sur leur privilège : c'est parce que leur hétérosexualité ne fait aucun doute que la bande peut s'autoriser ce qui, de la part de pédés qui aiment *vraiment* la bite, remplirait d'horreur le public dominant.

Pourtant, le regard porté ici sur les normes de masculinité ne manque ni de sel, ni d'intérêt. Au cœur du personnage de Fatal Bazooka, parodie *drag king** d'un machisme spectaculaire et factice, il y a l'intuition que l'homosexualité pourrait être, dans un même moment, le produit et le processus de la masculinité hétérosexuelle. Ce sont ses nombreuses influences américaines, celles de Sacha Baron Cohen (Ali G), Mike Myers ou Ben Stiller (*Zoolander*, qu'il remake au plan près dans *Fatal*) qui permettent à Michael Youn de trouver l'énergie et la fluidité nécessaires pour générer un plaisir *queer*, et contourner une complaisance auto-référentielle à la OSS 117.

Venons en à Dujardin, une autre star française dont l'ambiance sexuelle est une composante importante de sa persona**. *Les Infidèles*, film franco-hétérosexuel tourné en 2012, nous offre dans ses 10 dernières minutes un contre-exemple homophobe assez parlant. On voit Gilles Lellouche enculer Jean Dujardin pour faire rire le public sur le dos des hommes qui s'aiment par le cul. Cet acte est l'aboutissement d'une romance masculine qui emprunte aux *Valseuses* la figure très française d'un couple de potes qui sont *tout l'un pour l'autre*.

Qu'on soit clair, ni Dujardin ni Lellouche ne possèdent l'agilité érotique d'un Dewaere ou d'un Depardieu, la dimension prolétaire et anti-conformiste du film de Blier (tourné en 1968) est évacuée**, les deux

* Lire *Austin Power and the Drag Kings*, J. Halberstam

** Lire *Les stars et le star-système en France*, G. Vincendeau

films partageant en revanche la même misogynie brutale, écœurante. Gravitant autour de ces couples d'hommes, les personnages féminins fonctionnent de deux façons : d'une part, comme des « personnages non joueurs » interchangeables, au service de la profondeur psychologique des héros, d'autre part, comme le lubrifiant ou la membrane qui permet aux deux héros de baiser ensemble (figure 1) sans se baiser l'un l'autre (figure 2)



figure 1



figure 2

Oui mais voilà, dans la France du mariage-pour-tous qui est celle des *Infidèles*, on peut faire semblant d'être plus ouvert qu'en 68 : la conjugalité gay devient le fantasme ultime d'un monde de mecs débarrassés des connasses et des emmerdeuses ; Dujardin et Lellouche finissent donc ensemble pour de vrai, à la fin. Comment le film parvient-il à sauver son âme hétérosexuelle d'une telle pirouette ?

Derrière cette fausse irrévérence, *les Infidèles* refuse toute tension, toute subtilité et toute passion entre ses héros masculins. A chaque scène, c'est comme si le film avouait son incapacité à se représenter l'intimité et le sexe entre hommes en dehors de stéréotypes potaches voir orduriers. *Les Infidèles* nous gratifie ainsi d'une sodomie sans désir, sans imagination et sans plaisir, une sodomie qui n'exprime rien et qui fait simplement mal au cul. Après avoir baisé, Lellouche et Dujardin deviennent un couple d'illusionnistes, des super star de Las Vegas, dans des accoutrement à la Liberace. Ce final pathétique, pensé uniquement à travers les cadres de la culture hétérosexuelle, trahit toute la pauvreté et toute la nullité des imaginaires dominants, incapables de penser la complexité des réalités sociales.

Je fais parler les hommes, c'est au bistrot, à l'arrêt de bus, ou dans mon boulot d'accueil, j'écoute les hommes, j'écoute la misogynie sans limites de leur imaginaire.

Qu'importe le mec, et l'heure de la journée, c'est toujours la même bouche de l'Enfer qui s'ouvre, comme si toutes leurs pensées tournaient en boucle sur un tas de salopes, de sales putes, de connasses, grosses putes, grosses chiennes, j'entends tout cela, jusqu'au vertige. Haïr les femmes et les désirer très fort est tout le paradoxe de la masculinité hétérosexuelle, toute sa violence, et toute sa folie.

Je me fais draguer au boulot par H, un vieux lascar pour qui j'ai de la tendresse, on partage des moments complices parce qu'il écoute Fleetwood Mac, il me confie s'être fait tabasser par d'autres SDF parce qu'on le prenait pour un PD avec sa casquette Rolling Stones : bouche pute béante, rouge, bonne à sucer, son ex femme « lui a volé sa fille », alors forcément il me vient un air de Balavoine quand il est tout près de moi, son ex-femme qui contient toutes les femmes, toute sa haine des femmes, dont il est malade, dont tout son sexe brûle, sa haine qui est celle de tous les hommes, une haine irrationnelle, meurtrière et paranoïaque pour les femmes. H me parle, me déballe tout son monde sans pudeur, son monde de misogynie tourbillonnante, obsessionnelle. Et me drague, me désire, attend quelque chose de moi, qui suis son travailleur émotionnel, sa bassine, ses mains et sa tendresse, son homosexuel de compagnie, un jour il me demande « je peux vous poser une question ? », ça faisait des semaines qu'il tournait autour du pot, alors comme tous les autres, à tous les âges de ma vie, il veut me demander si je suis gay, pourquoi, comment je l'ai su et comment je le vis, si ça fait de se faire mettre, ces questions n'ont qu'un seul but : produire, en miroir, de l'hétérosexualité, contre moi le vrai gay, le gay de sang, et lui, hétéro qui sous certaines conditions, selon certains codes, à certains moments précis du jour et de la nuit, peut se laisser sucer la bite par un homosexuel sans que cela ne fasse de lui un mutant. Et moi j'aime sa peau, j'aime ses dents, je veux sentir de plus près son haleine de mec de 45 ans, son haleine épaisse, son petit cul et sa taille d'ado, enlever ses baskets une par une et tirer sur son slip, tout ce qu'il incarne me révolte, et pourtant, je fantasme de monter chez lui après le boulot et de lui sucer la bite, d'une bonne pipe consolatrice de catho, mon côté catho, le seul, j'ai le fantasme que ma tendresse guérira tout.

Haïr les femmes ne l'a pas conduit à désirer les hommes, ce n'est pas comme ça que ça fonctionne, pourtant certaines choses fonctionnent ensemble, comme être à la disposition sexuelle et émotionnelle des hommes hétéros et aimer ça, mais aussi, l'expression d'un imaginaire sexuel hétéro-masculin définit par l'incohérence baroque de ses attractions/répulsions, son illisibilité et son inintelligibilité.

On effleure ici les contours de ce que les féministes ont nommé la "masculinité toxique", cette empoisonnement psycho-sexuel qui entraîne la destruction, le fascisme et la mort partout dans le monde,

Quand un flic viole un jeune noir à la matraque, et que d'autres flics jouissent de ce spectacle, c'est la culture des porcs, de tous les porcs qui s'exprime, la culture de tous les hommes, tout leur imaginaire sexuel de mort, toute leur vie. On tentera de nous expliquer que ces pratiques là ne sont pas sexuelles, et qu'elles ne constituent donc pas un viol, alors qu'elles sont l'expression d'un imaginaire hétérosexuel fasciste de destruction et d'anéantissement de l'autre, du noir, du jeune, du PD, de l'enculé et donc, au bout du compte, de la femme, de la salope. Cette culture soldate et meurtrière des porcs est l'air que l'on respire, et l'acide dans lequel on barbote.

C'est Depardieu qui traverse à moto un monde post-Depardieu, un monde dévasté, dématérialisé et féminisé où son gros corps de gros vieux n'a plus sa place.

Mammuth un film magnifique, un film « de gauche », qui jamais ne tombe dans le ressentiment de sexe, la nostalgie rance. On voit ce bonhomme s'éveiller à la vie auprès de sa nièce autiste et artiste et c'est vraiment très beau, le film est dans son époque, il commente les rapports sociaux, les classes et les âges et les aspirations de chacun, ça parle de la violence administrative, de l'aliénation salariale, d'ailleurs il faut rappeler que Gustave Kervern et Benoît Delépine sont les plus grands réalisateurs français en activité (il faut voir *Louise Michel*) et *Groland* c'était très pédé de toute façon.

Au milieu de *Mammuth* il y a l'une des scènes de sexe les plus étonnantes et les plus radicales qu'on ait jamais vu au cinéma. Depardieu et Albert Delpy (père de Julie!) se branlent mutuellement comme quand ils étaient ados (ils sont cousins dans le film), ils sont tout nus allongés sur le lit et hors champ les poignets s'agitent sur leurs queues, je me souviens la première fois que j'ai vu cette scène je n'en croyais pas mes yeux, j'étais émerveillé, je n'avais jamais vu ça au cinéma, deux vieux bonhommes se donner du plaisir, c'est quelque chose qui fait peur et que personne n'a envie de voir.

On pourrait croire, et on aurait tort, que cette scène a été imaginée pour faire rire, pour se moquer, et d'un côté la scène est drôle, parce qu'elle étonne, mais c'est la justesse et la puissance de la réalité sociale qu'elle donne à voir qui en font un geste politique. Cette scène d'homosexualité hétérosexuelle dit plusieurs choses :

Que la stabilité n'implique pas la permanence (Anne Fausto-Sterling)

Que l'orientation sexuelle n'a jamais le dernier mot sur la réalité des pratiques sexuelles (Lisa Diamond).

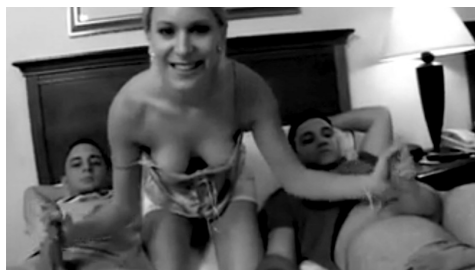
Que la sexualité humaine ne peut être comprise en dehors du temps et des opportunités qui font la spécificité des trajectoires sexuelles et affectives de chaque individu (les deux).



1900 (1976), Bertolucci.



Mammuth (2010), Kerven et Delépine



Shane's World: College Invasion



Two frat boys jerk it

En conclusion, j'appelle tous les mecs hétéros à se désolidariser de leur culture de mort en faisant le choix radical de la bisexualité.

Il paraîtrait qu'on ne choisit pas d'être gay. Donc que l'on subirait, d'une certaine façon, son homosexualité, je me sens à la merci d'un programme interne, animés comme des automates. Pourtant je crois bien avoir choisi de sucer toutes ces queues, je crois bien qu'avec tous ces mecs on s'est choisi parce que c'était le moment, parce que c'était la nuit, parce qu'on avait pris de la MD, parce qu'il faisait chaud, parce que sa meuf était pas là, parce que toutes les conditions étaient réunies pour qu'on fasse ensemble le choix délibéré de dilapider du plaisir gratuit à ta face.

Si l'homosexualité est subie, c'est parce que l'hétérosexualité doit être désirable, or, le drame des hétérosexuels, de gens de culture hétéro-capitaliste, c'est qu'ils subissent, à aucun moment ils ne choisissent ce qui leur arrive, c'est à eux qu'on a imposé la trajectoire de mort du patriarcat. Donc c'est aux gouines et aux pédés de rappeler que chacun et chacune peut à tout moment échapper à cet enfer en faisant le choix de l'homosexualité. Un choix qui restera toujours, qu'on le veuille ou non, le choix du maquis, des sous-terrains, des bois, de la musique et de la drogue.

Ce feu est contagieux, il se propage à une vitesse inhumaine. Il n'y a rien de plus contagieux que l'homosexualité – d'ailleurs tout le monde le sait, on parle de « prosélytisme », de « conversion », on cède à la panique, on a peur de le devenir, parce qu'on est à deux doigts, à un filtre, une membrane, une rougeur de passer de l'autre côté du miroir.

L'homosexualité trouve dans chaque respiration, dans chaque interstice du cycle de reproduction des normes le nid chaud où proliférer. C'est quand le système baisse la garde, quand le salariat est suspendu, quand

la paresse s'invite, que le soleil se couche, que les suceurs de bites sortent du sous-bois. RSA et Homosexualité pullulent de concert dans ton bac à légumes mal rincé. Tu ne t'y attendais pas.

Les conditions qui permettent à tout un chacun de faire le choix de l'homosexualité tiennent à peu de choses. La nuit d'abord, la nuit permet d'être homosexuel, il s'agit donc d'un phénomène cyclique, de lycanthrope, les nuits les culs s'ouvrent, la nuit qui est pour toujours l'envers du salariat hétérosexuel. L'alcool, la drogue, et tout ce qui intensifie l'expérience d'être en vie, permet également le choix de l'homosexualité. L'amitié biensur, l'amour, la tendresse, la musique et les concerts, quand les rythmes battent fort et long jusqu'au matin, tout cela permet le choix d'être homosexuel, produit des gouines et des pédés par centaines. Le militantisme, les luttes, la critique sociale, le lobbying, mais aussi l'art et le cinéma, et tout ce qui de manière générale à vocation à transformer le réel, sont les vecteurs d'une homosexualisation radicale du monde. Les lesbiennes savent cela mieux que personne. Enfin les lieux, l'insalubrité, l'obscurité, la végétation et l'odeur de pisse, les lieux sont gorgés d'homosexualité, parce qu'ils sont imagination. Les squats, les urinoirs, les parkings, les teufs, les bois et les jardins, les lieux nous permettent de choisir d'être homosexuel. Vous ferrez gaffe aux villes, aux politiques urbaines, aux angles et aux recoins qui s'aplatissent, de manière à réprimer les manifs, anesthésier les culs, surveiller et éborgner les jeunes, et permettre aux poussettes de circuler toujours pleines. Là où ça sent la pisse, ça sent le gay, ça sent la révolte à éradiquer.

Tout ceci,
les lieux,
les affinités,
les transformations sociales,

les représentations,
les psychotropes,
les nécessités,
les hasards et les opportunités,
la quête du plaisir immédiat et la joie d'être en vie,
tout cela forme la trame de nos sexualités humaines. Ces trajectoires
désirantes n'ont pas d' « orientation », elles sont aveugles, multi-
directionnelles, ce sont des engins fous qui se foutent bien du sens de la
circulation, elles n'existent que dans leur réalisation, dans la gratuité des
spasmes qu'elles procurent.

On aura beau chercher des origines hormonales, génétiques,
psychanalytiques, astrologiques ou énergétiques à l'homosexualité, l'idée
qu'elle serait innée, naturelle, est une idée fasciste, et doit être combattue
en tant que telle.

Fasciste, d'une part : parce que chercher la cause c'est chercher le
remède, et toutes les études qui s'acharnent à démontrer que
l'homosexualité serait naturelle l'ont fait, volontairement ou non, dans
un objectif thérapeutique. Or, on ne guérit pas de l'homosexualité, pas
plus qu'on ne guérit de l'anarchisme, ou d'avoir de la dynamite dans les
veines, c'est un torrent qui inonde toutes choses, qui submerge tous les
mondes, on peut à la rigueur en ralentir les effets, mais on ne fera que
retarder l'inévitable : la libération de toutes et tous

Fasciste, d'autre part : parce qu'elle entérine la différence imaginaire et
dramatique entre les individus homos et hétéros, différence érigée en fait
naturel incommensurable, étanche, dans lequel les choix individuels et
collectifs sont évacués. Remettre le choix de l'homosexualité au cœur de
nos politiques, c'est réaffirmer notre anti-déterminisme social et notre

objectif de transformation radicale des mondes.

Dans cette perspective, l'idée d' « orientation sexuelle » ne suffit plus ; pire, elle emmure nos désirs et nos pratiques sexuelles dans des cages ; pour s'en défaire, il faudra produire des textes, récolter des paroles sur les vies queer, mais comprises dans leur développement, avec les accidents et les bifurcations que cela suppose. Les pédés qui a 40 ou 50 ans se mettent avec des meufs, et ils sont nombreux, dérangeant, parce que leurs trajectoires échappent aux radars de la différence homo/hétéro. C'est parce que leur existence remue la merde déterministe qu'il faut les faire parler, eux et toutes les homosexualités non-gay et les hétérosexualités pédées en générale. Il faudra documenter, mettre en forme, produire des brochures et des reportages en masse. Documentez vos soirées minutes par minutes, vos gens, vos potes, ce que vous avez fait en before puis en after, qui vous avez rencontré et avec qui vous avez baisé et dans quelles conditions, expliquez pourquoi la fête vous a convoqué, pourquoi ça vous démange, dire les drogues, leurs formes, et tous leurs effets, et dire tous vos besoins, tous vos plaisirs. Listez la musique qui passait, soyez exact, c'est important.

« Nos histoires vraies seront de la littérature » (Dorothy Allison),

Pour finir, abattez tous les cons qui grimpent sur des grues pour réclamer leurs gosses, tous les pick up artists et tous les chefs.

Ce sont des fascistes et leur paranoïa délirante n'a d'égale que leur haine absolue des femmes.

Fin de la blague.

this is the rhythm of the night
the night
oh yeah

i cured myself by turning to crime



texte et mise en page: marguerin

mars 2017 - Lyon

Cette publication est soumise à la licence CC-BY-SA 3.0:
Attribution et partage dans les mêmes conditions.



*les éditions
douteuses*